

## Têtes de vingtistes

Exquis tumulte, l'autre samedi, dans les salles du Musée ancien pour l'ouverture du salon annuel des XX. Décidément cette exposition particulière devient un événement dans Bruxelles ; un mois à l'avance on en jacasse, on s'en préoccupe, on en dispute ; de jeunes femmes font faire des lettres auvernes pour ce jour-là, la chose aux cartes d'invitation commence, et c'est une solennité mondaine à laquelle il devient de bon ton d'assister. Enfin l'ouverture a lieu : quel bruit, quelle cohue, quels éblouissements de regards et de voix. On examine, on écoute, on s'arrête, on plaisante, et tout le monde, hé, s'amuse et semble se connaître. Tout le monde se connaît, en effet : c'est le Tout-Bruxelles artiste, les gens qui connaissent les peintres, qui aiment du Wagner et mettent sur leur guéridon le dernier roman de Paris.

C'est ce monde-là qui fait ici les réputations, bien plus que la petite presse dont l'influence de jour en jour devient moindre. Ainsi les XX ont-ils été assez moqués, bafoués, ridiculisés par certains critiques d'art, ces gens graves, comme on a dit, dont la conversation prend un fauteuil et vous offre une chaise. Malheureusement ils ont beau s'asseoir dans un fauteuil, les artistes ne s'asseyent plus sur la chaise. Ils se moquent comme de complaints d'aveugles des appréciations de ces critiques-là et ceux-ci désormais parlent dans le vide.

En attendant, tous leurs jeunes noms sont déjà répandus, connus, enguirlandés d'éloges ici, piqués d'épines là-bas, mais au moins ils n'ont pas sur eux la grande obscurité dont leurs précurseurs dans l'art indépendant, comme Boulenger et Dubois, ont pâti si longtemps.

Qui ne les connaît tous, depuis Khnopff, ce dandy à l'allure un peu britannique, silencieux d'habitude, avec ses fusées de rire accompagnant de temps en temps un mauvais calembour ; au reste un peintre au sens très littéraire, un des rares qui aient lu et qui sachent lire, et le soir un galant mondain qui cause dans les coins des salons les plus à la mode, avec des réserves de diplomate en mission. Qui ne connaît Van Rysselberghe, ce brave Théo, comme ses amis l'appellent dans l'intimité, barbe en pointe, geste qui complète la parole, hésitante parfois, et qui pose dans la conversation les mots comme des tons justes. Un emballé d'art, un lyrique peintre, très curieux à voir travailler, quand il saute vers sa toile et a l'air de la cravacher de son pinceau.

Qui ne connaît les autres : Schlobach avec sa fine tête d'ancien portrait autour de laquelle on cherche une fraise tuyautée comme au beau temps d'Henri IV, puis Finch, l'air très anglais avec ses cols hauts et raides, et ses souliers vernis. Car ceux-là ce sont les élégants du groupe, ceux qui ne sortent jamais sans gants et mettent un monocle... à leurs cadres ; puisque la plupart de leurs tableaux sont protégés par une glace comme si c'étaient des pastels.

Il y en a un parmi eux qui continue cependant la vraie tradition du peintre rapin, du bohème ro-

mantique aux longs cheveux, époussetant comme un plumeau le collet de l'habit. C'est cet original de De Groux : le vrai type légendaire du jeune peintre, insouciant, rêveur, baillant aux oiseaux, comptant sa monnaie sous les lanternes, traversant la vie comme un rêve ou comme un carnaval, une sorte de Gringoire idéalisé comme celui de Banville, un peintre chimérique au fond, qui regrette souvent que le ciel soit loin, cette si belle toile bleue et gratuite fixée par les punaises d'or des étoiles !

Un autre type bien curieux, c'est Ensor, avec sa noire chevelure tumultueuse et révoltée, ses yeux vagues, lesquels semblent éfarés des lumières qui s'y battent.

La tête violemment modelée par angles durs, jaune comme de la cire brute ; une tête volontaire et despotique qui correspond bien à ce tempérament exclusif.

Un jour je demandai à Ensor, devant un tableau, ce qu'il en pensait : « Vous savez bien que je n'aime que ma peinture, » fit-il. Très exclusif, comme on voit, au point de supprimer la femme dans sa vie. Il faut tout rapporter à l'art, c'est-à-dire à soi et à quelques rares qu'on tolère : c'est ainsi qu'au plafond de son atelier, il avait inscrit des noms : Wagner, Zola, Manet, les soleils dont il s'éclaire ! Depuis, je crâis qu'il a ajouté encore un nom : le sien.

Un autre, bien original, c'est ce beau garçon d'Espagne, ce brave Dario, le bohème aux cheveux noirs qui n'adore que les blondes, le peintre coloriste qui aime avant tout la musique, car on ne se représentera jamais autrement Dario que les yeux comme dans la lune et chantant en pinçant sa guitare. La lune et sa guitare, c'est certainement ce qu'il aime le mieux au monde ; il chante des airs de son pays avec une nostalgie émouvante, non pas dans un salon, ce qui est choquant et en désaccord, mais nous l'avons entendu certain soir d'été devant les vagues, au bout des escalades, chanter d'inoubliables chants qui nous faisaient sentir cette chose divine dont parle Shelley : chose divine, heure céleste où la mer, la musique et la lune ne font qu'un. Je ne sais si c'est un grand peintre, mais je sais que, ce soir-là, c'était un grand artiste.

Que d'autres encore dans la phalange de ces jeunes peintres : Van Strydonck et Wytsmann, qui sont maintenant des maris graves. Mademoiselle Boch qui reste un garçon charmant et très camarade ; Dubois, l'athlétique sculpteur, le fort garçon aux larges formes, qui n'a se serait pas sculpté autrement, s'il s'était fait lui-même ; Toorop, un Javanais, brun comme de l'acajou ou de l'ananas, qui pourrait dire comme l'amoureuse du Cantique des Cantiques : « Si j'ai le teint brun ainsi, c'est que le soleil m'a regardé. »

Quant à Vogels, il est rouge allumé, le nez comme un rostor et les joues comme des pivoines ; un visage en fleurs, un visage comme une enseigne repeinte chaque jour avec des brosses trempées dans du bon vin. Ah ! la joyeuse enseigne de visage qui invite à entrer dans cette âme de vrai flamand, âme luronne, gourmande, assouplie ou Ulionspiegeol trinque avec Teuiers et Jan Steen.

Une âme de bon vivant qui prend la vie comme une kermesse et fait de l'art inconsciemment et aussi parce que c'est le meilleur moyen de ne pas trop travailler et de vivre dans la vie comme dans une vacance perpétuelle.

Restent à silhouetter Franz Charlet, un nègre blanc, qui s'en va chaque année rejoindre ses confrères en cheveux crépés, là-bas, à Alger, d'où il envoie ses tableaux et études ; puis Chainaye, le sculpteur des gracilités souffrantes, un Saint-Jean-Baptiste aux doux cheveux qui écrit en même temps dans un journal avancé, de sorte que c'est un Saint-Jean qui ne baptisera qu'avec du pétrole, — sculpteur progressiste qui rêve sans doute de grandes œuvres en marbre rouge.

Puis Verheyden, un Vingtiste « arrivé », dont une œuvre figure déjà au Musée ; tête énergique et rêveuse, au teint couleur du désert, avec des yeux pleins de douceur. Physionomie de chef d'Orient qu'on se figurerait plutôt coiffé d'un riche turban, habillée de rutilantes étoffes avec des sabres et des yatagans fleuris de pierreries. Mal à l'aise sans doute dans la banalité du moderne, tout autant que Rops, qui écrivait un jour qu'il se faisait l'effet à lui-même, dans la cohue des redingotes bourgeois, de marcher avec des habits d'or. Toute la correspondance de Rops est pleine ainsi de choses étonnantes, car il mania la plume comme le burin. Il y met même des coquetteries, car on assure qu'il fait des brouillons de ses lettres avec autant de soin que Voiture, dont on a dit qu'il écrivait le moindre de ses billets pour la postérité.

Enfin Octave Maus, le plus vingtiste des XX, leur secrétaire aimable qui est lui-même un très fin dilettante d'art. C'est lui qui a lancé toute l'affaire et il pourrait reprendre pour son compte le mot de Louis XIV et dire à son tour : « les XX, c'est moi ! »

G. R.